

TROIS TOMBES

A CLAUDE DEBUSSY

*Que j'aime, Claude Debussy,
Ton nom léger dont les syllabes
Si frémissantes, si
Limpides, sont déjà de la musique !*

*Des fidèles du premier jour
Combien restons-nous, hélas !
Dont le premier grand amour
Fut vraiment ton Pelléas ?*

*Au seuil de notre adolescence,
Tes accords se sont propagés
Quand tout de la vie et des sens
Nous était encore étranger.*

*Grisés par la douceur des flûtes,
Des hautbois et des violons,
Nous sentîmes exquisement
Violée notre solitude.*

*C'était nous qui formions l'orchestre ;
Nos nerfs, voilà les instruments
Sur lesquels jouait ton génie.*

*Rêves, douceurs, incertitudes,
Frôlements et frissonnements,
Regrets qui défont, désirs
Si précis, jaillis dans la brume...
Inflexions vers les êtres,
Inflexions vers nous-mêmes,
Tendres élans vers l'impossible...*

*O Debussy, tes accords
Ont imprégné notre corps,
Ils ont modelé notre âme.*



*Sitôt que la mer se retire,
Les belles algues frémissantes
Perdent leur vie, perdent leur sève
Et leur couleur,
Masse confuse, et se dessèchent
Et traînent, cadavres de fleurs.*

*Au retour de la vague, au parfum de l'écume,
Quel espoir, quel réveil !
Fines et libres,
Souples et légères, les algues,
Parmi la mer sonore et dense
Respirent, dansent,
Avec l'illusion d'obéir à leur rythme.*

*Cet élément profond, riche et sensible
Qui nous inonde et qui nous porte,
Qui nous délivre et nous prolonge
A la manière d'un songe,
Claude, ce sont tes harmonies
Et leurs fraîches clartés d'opale,
Et leurs spasmes aigus et pâles
Dont le sourire se propage
A travers l'âme et le corps.*

*Dieu de notre adolescence,
Clair et mobile génie
Fin comme le ciel de France,*

*Que j'aime,
Que j'aime, Claude Debussy,
Dire ton nom, dont les syllabes
Si frémissantes, si
Limpides, sont déjà de la musique.*

1918.

SUR LA TOMBE D'ODILON REDON

*Roi des mondes imaginaires,
Odilon l'Enchanteur, évocateur des ombres,
Le velours de la nuit s'étale sur ta tombe
Somptueux et profond comme la nappe sombre
Dont tu couvris la peau sensible de la pierre.*

*Au souvenir de ton œuvre irréel,
L'essaim des monstres se soulève.
Es-tu toujours en proie aux rêves
Dont ta fièvre a peuplé les abîmes du ciel ?*

*O grand visionnaire hanté par les ténèbres,
Des astres fous, perdus dans la nuit du chaos,
Palpitent-ils encor sur ton dernier repos
Comme des paupières funèbres ?*

*Mais le calme vieillard qui vécut comme un sage
Répond en souriant : « La mort n'est qu'un mot vide.
« J'ai percé mon linceul comme une chrysalide,
« Et j'ai pris mon essor pour de nouveaux voyages.*

*« Une planète plus heureuse
« M'a recueilli ; je vais cheminant,
« Clair comme un saint, neuf comme un enfant,
« Les yeux perdus sur l'au delà des choses.*

« *Souvent, dans la prairie qui chante,*
« *Je rencontre un Prophète ; il rêve et va.*
« *Vêtu d'or, noir et vert, un vieux Boudha*
« *Déroule pour moi des légendes... »*



*Redon, j'aurais voulu — mais où les trouverai-je ?
T'apporter quelques fleurs écloses dans le rêve ;
Leurs corolles sont des insectes qui s'envolent ;
Elles ont la splendeur de pierreries vivantes
Et colorent l'espace ainsi qu'une musique.
Pensives, on dirait qu'une âme les habite ;
Leur nom ? On ne sait pas leur nom sur cette terre.*

*En ces années de détresse sanglante,
Hélas ! je n'ai rien pu t'offrir
Qu'une gerbe de souvenirs.
Accepte le reflet de ces richesses dont
Aux pauvres hommes tu fis don
Du temps de ton passage sur la terre,
Roi des mondes imaginaires,
Toi que l'on nommait ODILON*

REDON.

SUR LA TOMBE DE DEGAS

*Quel que soit le hasard qui t'ait conduit ici,
Passant, je te défends de regarder ma cendre.
Vivant, des vains honneurs je n'eus jamais souci,
Tu m'apportais des fleurs ? Tu peux bien les reprendre.
J'ai toujours marché seul et farouche. Que mort
Je reste seul. La vie est inutile et laide.
Homme, poursuis ta route et que ta voix se taise,
Vivant, qui que tu sois, laisse Degas qui dort.*

Août 1918.

CLAUDE-ROGER MARX.